CATALOGUE ILLUSTRÉ

DE

LA COLLECTION

DES

DESSINS ET CROQUIS ORIGINAUX

EXÉCUTÉS

A L'AQUARELLE, A LA SÉPIA, A LA PLUME ET AU CRAYON

PAR

J.-J. GRANDVILLE

DONT LA VENTE AURA LIEU

APRÈS SON DÉCÈS

à Paris, rue des Jeûneurs, 42

Salle n° 3

LES 4 ET 5 MARS 1853

à une heure

Par le ministère de Me Ridel, commissaire-priseur, rue Saint-Honoré, 335

Assisté de M. Defer, appréciateur, quai Voltaire, 21

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE PRÉSENT CATALOGUE

EXPOSITION PUBLIQUE

LE JEUDI 3 MARS 1853 DE MIDI A CINQ HEURES

PARIS

TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'EMPEREUR

36, RUE DE VAUGIRARD

1853

1853
Mar.4
Pa Ri G

CATALOGUE ILLUSTRÉ

DE

LA COLLECTION

DES

DESSINS ET CROQUIS ORIGINAUX

EXÉCUTÉS

A L'AQUARELLE, A LA SÉPIA, A LA PLUME ET AU CRAYON

PAR

J.-J. GRANDVILLE

DONT LA VENTE AURA LIEU

APRÈS SON DÉCÈS

à Paris, rue des Jeûneurs, 42

Salle n° 3

L.21235

LES 4 ET 5 MARS 1853

à une heure

Par le ministère de Me RIDEL, commissaire-priseur, rue Saint-Honoré, 335

Assisté de M. DEFER, appréciateur, quai Voltaire, 21

CHEZ LESQUELS SE DISTRIBUE LE PRÉSENT CATALOGUE

EXPOSITION PUBLIQUE

LE JEUDI 3 MARS 1853 DE MIDI A CINQ HEURES

PARIS

TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES

IMPRIMEURS DE L'EMPEREUR

36, RUE DE VAUGIRARD

1853

AVERTISSEMENT.

Grandville avait l'habitude de conserver presque toutes ses compositions originales, traitées le plus souvent à la plume avec le même soin qu'il apportait à leur exécution définitive sur bois ou sur pierre lithographique; aussi ne se trouve-t-il, pour ainsi dire, pas de dessins de Grandville dans le commerce, ni dans les cabinets des amateurs.

Cédant au devoir que lui imposait l'intérêt de la mémoire même de l'artiste et celui du public, la famille de Grandville, après de longues hésitations, s'est enfin décidée à se séparer du riche héritage artistique laissé par son auteur, et à mettre en vente tant les dessins originaux composés pour les diverses œuvres publiées par les éditeurs, qui en ont acheté le droit de reproduction, que les nombreuses études et ébauches demeurées dans ses portefeuilles.

Pour faciliter aux amateurs de curiosités bibliographiques la réunion des dessins originaux de Grandville aux éditions qui ont été publiées de ses œuvres, chacune des séries de ces dessins sera d'abord offerte en bloc aux acquéreurs sur une mise à prix préalable, et ne sera vendue en détail par lots qu'autant que cette mise à prix n'aura point été couverte.

Quelques-unes seulement des œuvres de Grandville étant revêtues de sa signature, sa famille, pour donner aux acquéreurs la garantie d'une authenticité incontestable, a fait apposer sur chacun des dessins mis en vente le timbre sec dont l'épreuve est ci-dessous.

Timbre dont la matrice a été brisée après cette apposition.

Conditions de la vente.

1° La vente, soit en bloc, soit en détail, est faite :

Quant aux dessins ayant été notoirement exécutés pour illustrer des livres, journaux, recueils périodiques ou autres publications, sous la réserve la plus expresse des droits exclusifs des éditeurs et auteurs de ces livres et publications à leur reproduction;

Et quant aux études, croquis et ébauches qui ne se rattachent à aucune publication connue, sans aucune garantie cependant du droit de reproduction.

2° La vente sera faite au comptant.

3° Les acquéreurs payeront cinq pour cent en sus des adjudications.

J.-J. GRANDVILLE.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR GRANDVILLE.

J.-J. Grandville est né dans la patrie de Callot, à Nancy. Il avait reçu de son père, peintre en miniature, les premiers enseignements du dessin. Vers dix-sept ans, il vint à Paris pour y continuer ses études et chercher les moyens de vivre : à peine avait-il à son arrivée une somme de cent écus. Quelque temps il fréquenta les ateliers du miniaturiste Mansion et d'Hippolyte Lecomte. Ces artistes n'exercèrent qu'une bien faible influence sur Grandville; il n'était point dans la nature originale

de son talent de suivre la trace d'aucun maître, de prendre rang dans aucune école : il ne pouvait être et il ne fut élève que de lui-même.

Son imagination, activée, fécondée par une observation fine, pénétrante, sans cesse en éveil; ses forces, dont il commençait à avoir conscience; surtout peut-être les nécessités de la vie, le sollicitaient, le pressaient de produire. Il laissa le pinceau et les ateliers, il prit le crayon, et, grâce aux perfectionnements récents en France de la lithographie, il publia ses premiers essais : *les Tribulations de la petite propriété, les Plaisirs de tout âge, la Sibylle des Salons,* et une sorte de danse macabre moderne, l'une de ses œuvres où respirent les plus délicates et les plus rares qualités de son esprit. Grandville ne parvint toutefois à une popularité décidée que lorsqu'il eut fait paraître *les Métamorphoses du jour,* suite de plus de soixante scènes, dont les personnages, hommes par le corps, animaux par la physionomie, figurent comiquement les travers, les ridicules, les vices de notre temps. Ces petites compositions si variées, si vives, où sous un air de bonhomie perce une critique si incisive, révélèrent au public un artiste véritablement original, un maître dans un genre modeste.

Grandville, recherché dès lors par les éditeurs et par les directeurs de journaux, devint le collaborateur de plusieurs recueils : *la Silhouette, l'Artiste, la Caricature, le Charivari, l'Illustration.* On sait à quel prix se sont élevés ses dessins de *la Caricature,* aujourd'hui répandus dans toute l'Europe. Des journaux Grandville passa aux livres, lorsque l'on fit renaître l'usage de les illustrer. Une sympathie naturelle, une sorte d'analogie dans la direction de l'esprit, le rapprochaient de la Fontaine : les nombreux dessins qu'il a faits pour interpréter les fables de ce grand poëte semblent devoir être impérissables comme elles. Il a de même illustré Florian, Lavalette, les chansons de Béranger, les célèbres romans de Swift et de De Foë, *Gulliver* et *Robinson,* et, dans ces derniers temps, *Jérôme Paturot.* Stimulé, tourmenté par son infatigable imagination, il en vint à composer lui-même des livres en estampes, entre autres les *Scènes de la vie privée des Animaux, les Cent Proverbes, les Petites Misères de la vie, l'Autre Monde* et *les Fleurs animées.* C'est bien certainement lui qui est l'auteur principal de ces livres : le texte, quelque mérite qu'il ait quelquefois, n'y est évidemment qu'un accessoire.

Au milieu de tous ces travaux, Grandville se sentait parfois saisi d'un irrésistible désir de revenir à la peinture. On possède de lui des miniatures et des essais à l'huile remarquables. Mais la médiocrité de sa fortune, les devoirs de la famille, la verve elle-même, lui interdisaient l'application longue et patiente qu'il aurait voulu donner à l'exécution d'un tableau. Il restait attaché du reste à l'art élevé par la science, la pureté, la correction scrupuleuse de son faire autant que par la conscience et l'habileté réfléchie de ses compositions. Il n'est aucun de ses dessins, même en apparence les plus frivoles et le plus rapidement improvisés, qu'il n'ait médité et travaillé avec la volonté tenace d'atteindre toute la perfection que le sujet comportait. Ce n'est pas à première vue et d'une seule fois qu'en feuilletant ses œuvres on peut saisir et comprendre tout ce que cette intelligence laborieuse savait rassembler, en un cadre étroit, d'intentions fines et spirituelles se rapportant toutes à une unité rigoureuse, toutes à la pensée principale, pour l'animer, l'éclairer et la développer jusque dans ses nuances les plus délicates et les plus subtiles. Condenser le plus possible d'observation et de critique de la vie contemporaine dans le moindre espace, exprimer beaucoup avec un très-petit nombre de lignes, telle était son étude assidue, sa règle, on peut dire son ambition. Ce n'est rien exagérer que de le considérer comme l'un des artistes les plus concis et les plus expressifs de notre temps. Il lui suffisait souvent d'un seul trait de la physionomie humaine, d'un simple détail de vêtements, d'un objet quelconque à l'usage de l'homme, pour peindre au vif tout un caractère, toute une manière d'être, toute une personnalité. Dès ses commencements, il avait donné plaisamment des preuves remarquables de cette rare aptitude à découvrir, à fixer les signes essentiellement caractéristiques des individualités, des passions, des habitudes, dans plusieurs suites de croquis intitulés les *Cannes,* les *Parapluies,* les *Cols,* les *Pipes,* les *Chapeaux,* les *Boissons.* Plus

tard, parvenu à plus de maturité et, si l'on veut, à plus de distinction dans son art, il s'appliquait sérieusement à personnifier toute vertu, tout vice, tout sentiment, toute pensée morale, dans les plus petits êtres de la création, dans des insectes, dans des fleurs et dans les formes même des corps inanimés. On trouve, sous ce rapport, d'incroyables efforts de cette pénétration extrême, singulière, presque mystique, dans *l'Autre Monde* et dans *les Fleurs animées*. Cherchant, creusant, descendant toujours, comme un mineur intellectuel, il ne tendait à rien moins, de toutes les forces de sa pensée, qu'à faire jaillir la vie de toute chose, à tirer de toute surface l'intelligence cachée qui meut la matière, à animer, à humaniser, pour ainsi dire, tous les objets de la création et de l'univers visible. Ses amis s'étaient inquiétés plus d'une fois de cette direction de son esprit; plus d'une fois ils l'ont retenu sur cette pente où l'attirait une curiosité invincible : ils redoutaient pour sa réputation, pour son bonheur, cet entraînement, cette tension trop abstraite de la pensée. On se concertait pour le ramener à des compositions plus positives, plus près de la réalité des mœurs actuelles, plus accessibles à l'intelligence de tous. Il y avait des jours où il se rendait gaiement à ces avis. Il caressait le désir d'illustrer complétement Molière, le génie qu'il aimait le plus après celui de la Fontaine. Il avait ébauché une série d'études très-curieuses, très-dramatiques, sur les physionomies humaines surprises pendant la nuit et le sommeil : les mystères de certaines existences, les secrètes antipathies des époux, les angoisses, les révoltes, les nullités soigneusement dissimulées pendant le jour, étaient révélés tour à tour énergiquement ou comiquement, dans l'expression presque insensible de ces figures qui reposent sur l'oreiller. Il avait encore entrepris une sorte de métamorphose, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, de renversement des professions, et une multitude d'autres projets naissaient chaque jour de cet esprit ingénieux. « On ne me connaît pas encore, disait-il dans les rares moments où son enthousiasme l'emportait sur les scrupules et les défiances ordinaires de sa modestie. Que je vive, et l'on verra! » Il disait vrai, et on aimait à le voir s'abandonner à ces légitimes espérances, que la mort vint en un moment détruire toutes.

Il souffrait depuis quelques semaines d'une esquinancie sans gravité. Les médecins n'avaient conçu aucune inquiétude de ce mal, qui avait presque entièrement cédé à leurs soins, lorsque se manifestèrent les symptômes d'un délire d'abord doux et triste, bientôt marqué d'un caractère qui obligea d'enlever le malade à sa famille pour le transporter à la maison de santé de Vanves, où, après trois jours et trois nuits d'une agonie terrible, il expira le 17 mars 1847, âgé de quarante-trois ans.

La vérité est que cette fin si imprévue, si douloureuse, et qui inspira tant de regrets, eut avant tout une cause morale : Grandville est mort de douleur.

Une maladie rapide comme la foudre venait de lui enlever en quelques heures un fils de quatre ans qu'il adorait, seul enfant qui lui fût resté de son premier mariage.

En 1842 il avait perdu sa première femme, la compagne des années les plus difficiles de sa vie. Peu auparavant ses deux premiers enfants étaient morts tous deux à l'âge de quatre ans comme le troisième, et comme lui subitement.

Ces coups affreux, frappés à intervalles rapprochés avec une persévérance si fatale et avec des rapports si étranges, avaient ébranlé le courage du pauvre artiste et, pour ainsi dire, effrayé sa raison. La tendresse, le dévouement de sa seconde femme, l'amour d'un petit enfant né de ce nouveau mariage, n'eurent pas la puissance de le sauver d'un désespoir silencieux qui chaque jour creusait un abîme plus profond dans son cœur. Si ces grandes infortunes, près desquelles les autres sont si peu de chose, ont pour effet de troubler chez tous les hommes les sources de la vie, elles sont surtout mortelles pour ceux qui, comme Grandville, étrangers aux agitations et aux plaisirs du monde, sans aucune activité extérieure, voués à un travail sédentaire, enfermés dans le silence de l'atelier, ne peuvent et ne veulent demander de distractions, d'encouragements, d'éléments de bonheur qu'aux affections et aux espérances de la vie domestique. Aussi les derniers dessins tracés par la main de Grandville ont-ils un caractère étrange et mystérieux. Après avoir achevé la publication des *Fleurs animées*, il avait dit à sa femme : « Voici trop longtemps que je me tiens les yeux baissés vers la terre, je veux maintenant les lever au ciel! »

Et il avait esquissé les douze études d'*Étoiles animées* qui ont été publiées comme son œuvre posthume, et auxquelles, plusieurs jours avant sa mort, Grandville faisant allusion, disait avec un triste sourire : « Croyez-moi, je le sens, bientôt je pourrai étudier de plus près mes étoiles. »

Ce pressentiment de Grandville, que rien ne semblait alors ni justifier ni expliquer, avait toute la force d'une conviction. En vain on lui opposait avec l'accent de la sincérité, avec la confiance la plus absolue, qu'il n'était atteint d'aucun mal physique sérieux. Il voyait venir la mort; il l'annonçait, il l'affirmait d'une voix ferme et résolue à l'incrédulité de ses amis et des médecins. Il ne se montra ni faible ni inquiet à l'approche de cette heure suprême qu'il désirait peut-être, car toute sa vie il avait aimé et recherché les entretiens sérieux, et embrassé avec ardeur les solutions les plus nobles, les plus consolantes de la philosophie. Ceux qui n'ont pu l'apprécier que par ses œuvres ne sauront jamais tout ce qu'il y avait dans cette intelligence distinguée, dans ce cœur excellent de fortes réflexions, de dignes et hautes pensées, d'ardentes aspirations vers la vérité. Il appartenait par son caractère à cette famille d'écrivains et auteurs comiques que l'on se représente volontiers couvrant d'un masque riant leur figure grave et pensive. Ceux qui l'ont connu et aimé déploreront longtemps la perte prématurée de cet homme de bien, fils de ses œuvres, artiste supérieur, d'une pureté de mœurs et d'une probité rigoureuses, irréprochable dans toute la conduite de sa vie.

Ses restes reposent à Saint-Mandé, près des cercueils de sa première femme et de ses trois enfants, à quelque distance du tombeau d'Armand Carrel.

Numéro fantastique peint par Grandville sur le pilastre de la maison de campagne qu'il habitait à Chatou.
(Extrait de *l'Illustration.*)

PREMIÈRE SÉRIE.

LES CHANSONS DE BÉRANGER

éditées par Perrotin, à Paris,

AVEC MUSIQUE

(57 feuilles, numérotées de 1 à 57, contenant 57 dessins).

Mon enterrement.

On conçoit aisément que Grandville se soit laissé séduire par les admirables types de l'immortel chansonnier, et qu'il ait eu l'ambition de reproduire par le crayon des créations poétiques qui ont le naturel et la vie de portraits profondément étudiés. L'artiste n'eut certainement jamais la bonne fortune de s'associer à un nom plus populaire, non plus qu'une meilleure occasion de se produire sous des faces plus diverses. Tour à tour naïf, spirituel, gai, sensible, aimant Lisette et dévoré de l'amour de la patrie, courtisant Frétillon, enthousiaste de la gloire, Béranger devait

lui fournir une foule d'originaux dont les traits sont gravés dans la mémoire du public. La tâche de Grandville se réduisait en quelque sorte à copier ces modèles sans y rien changer, sous peine de les rendre entièrement méconnaissables pour le lecteur. Le succès de l'édition à laquelle notre artiste a concouru témoigne de la réussite de ces portraits; mais quelle que soit l'exactitude de ces *copies*, celles-ci auraient eu certainement à souffrir du voisinage du poëte si Grandville n'eût encore réussi à s'identifier au sentiment poétique, à l'inspiration vive et féconde qui élèvent presque toujours à la hauteur de l'ode les chants du chansonnier populaire.

Les cinq étages.

DEUXIÈME SÉRIE.

ROBINSON CRUSOÉ

édité par Fournier, à Paris

(108 feuilles, numérotées de 1 à 108, contenant 112 dessins).

Robinson dans son île.

L'œuvre de Foë est regardée à juste titre comme un des meilleurs livres d'éducation pratique. On pouvait craindre avec quelque fondement que Grandville, artiste ingénieux, sarcastique et quelquefois subtil jusque dans les détails les plus frivoles, n'apportât pas toute la candeur désirable dans l'interprétation d'une œuvre dont le caractère principal est la simplicité et qui emprunte tout son charme d'une peinture naïve; mais il y avait dans la nature du talent de Grandville une adresse merveil-

leuse, qui, s'aidant d'une belle intelligence et d'un travail opiniâtre, défiait les plus grandes difficultés. Nous n'hésitons pas à dire que l'artiste a heureusement triomphé de lui-même, et, qu'oubliant ses tendances familières, les sollicitations d'un esprit enclin à une certaine recherche, il s'est si complétement identifié avec les qualités de son modèle que son œuvre est restée, après tant d'essais du même genre, l'interprétation la plus habile et la plus charmante d'un livre fait pour plaire à toutes les intelligences.

Robinson et Vendredi.

TROISIÈME SÉRIE.

LES CENT PROVERBES

édités par Fournier, à Paris

(89 feuilles, numérotées de 1 à 89, contenant 91 dessins).

Quand le diable devient vieux il se fait hermite.

L'éditeur des *Cent Proverbes* s'exprimait ainsi : « Rajeunir par l'actualité de » l'application, par la fraîcheur du costume ces éternelles vérités (les Proverbes),

» voilà notre but. » Grandville a fait plus : il en a figuré le sens et mis en relief le trait saillant au moyen de compositions qui réfléchissent un esprit fin, une raison solide. Son dessin a la concision et la précision, le nerf et le pittoresque d'un de ces adages populaires qu'il met en action. Il montre d'une manière éclatante, dans cette partie de son œuvre, à quel haut degré il sut allier le sentiment du vrai et de la réalité à cette fougue d'imagination, qui devait le lancer si avant dans la fiction et le placer en tête des artistes *fantaisistes*, pour nous servir d'une expression tout nouvellement consacrée. Grandville a revêtu, dans cette série, les formes variées du proverbe lui-même. Tantôt simple et ingénu, brillant et coloré, sérieux et ironique, gai et mélancolique, grotesque et grave, il reproduit toujours l'esprit et le ton des maximes dont il donne la paraphrase.

Jamais chat ganté n'a pris de souris.

QUATRIÈME SÉRIE.

LES PETITES MISÈRES DE LA VIE HUMAINE

éditées par Fournier, à Paris

(59 feuilles, numérotées de 1 à 59, contenant 83 dessins).

Le dernier à la queue un jour de première représentation.

Sous ce titre, comprenant tous les événements fâcheux qui peuvent assombrir la vie même la plus heureuse, et qui, pour les cœurs froids, pour les esprits frondeurs, deviennent une source de ridicules, Grandville a réuni une très-amusante série de ces malheurs pour lesquels on n'éprouve aucune compassion. On retrouve dans ces

compositions de l'artiste une douce raillerie et la verve humoristique qui fait l'agrément du livre de M. Old Nick. Grandville témoigne par les *Petites Misères* qu'il savait plier son crayon à un comique franc et donner à la caricature de mœurs ce tour enjoué, cette malice naïve qui sont les qualités essentielles de l'écrivain comique avec lequel il eut lui-même tant de rapports. De toutes les œuvres de l'artiste, celle-ci est la seule qui, exempte d'un trait poignant et envenimé, n'excite pas un rire sardonique et amer.

Les agréments d'une partie d'eau.

CINQUIÈME ET SIXIÈME SÉRIES.

FABLES DE FLORIAN

éditées par Paulin et Dubochet, à Paris

(83 feuilles, numérotées de 1 à 83, contenant 87 dessins).

FABLES DE LAVALETTE

éditées par J. Hetzel, à Paris

(11 feuilles, numérotées de 1 à 11, contenant 11 dessins).

Le Danseur et le Balancier.

Les illustrations des *Fables de la Fontaine* par Grandville sont, de l'avis des meilleurs juges, la partie la plus remarquable de l'œuvre de cet artiste et celle qui

lui a valu parmi ses contemporains la place honorable qu'il a occupée. Il fut peut-être moins heureux dans les *Fables de Florian et de Lavalette.* Quelle que soit l'estime qui s'attache au premier de ces deux noms et malgré le succès flatteur qui a accueilli les essais du second, nous ne craignons pas de dire que, par la nature même de leur talent, les deux fabulistes faisaient la part moins belle au crayon de Grandville. Ils manquent l'un et l'autre d'ampleur dans le trait, et n'ont pas la touche vigoureuse, la grâce et la profondeur d'idées de l'inimitable *fablier;* néanmoins Grandville a su s'inspirer heureusement des qualités particulières à chacun de ces deux auteurs; les illustrations qu'il a composées pour Florian et Lavalette ne peuvent qu'ajouter au charme de ces deux recueils; les dernières surtout, exécutées à l'eau-forte, montrent avec quelle facilité Grandville aurait pu plier son talent à ce genre de travail.

Le Singe et la Lanterne magique.

SEPTIÈME SÉRIE.

JÉROME PATUROT

édité par Dubochet et Lechevalier, à Paris

(51 feuilles, numérotées de 1 à 51, contenant 54 dessins).

Paturot et Malvina

On a dit avec raison que *Jérôme Paturot* était le *Gil Blas* du dix-neuvième siècle. Parmi les peintures que l'on a essayées des travers et des ridicules de la bourgeoisie, il n'en est pas qui reproduisent avec un plus grand mérite d'observation et des détails romanesques d'un plus grand intérêt la physionomie et les mœurs de cette classe de la société. On peut avancer sans témérité que ce livre restera comme

le miroir le plus fidèle et aussi le plus amusant de l'époque curieuse dans laquelle la bourgeoisie a joué un rôle important, et qu'on y devra recourir, comme nous recourons encore aujourd'hui au *Baron de Fœneste* pour nous former une idée de la noblesse dans les siècles passés. Le travail que Grandville a fourni pour la publication de *Jérôme Paturot* est digne de la réputation de cet ouvrage.

Fabrication du bouillon philanthropique.

HUITIÈME SÉRIE.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE DES ANIMAUX

éditées par J. Hetzel, à Paris

(60 feuilles, numérotées de 1 à 60, contenant 69 dessins).

Grandville n'a certainement produit, dans le genre humoristique, rien qui puisse être comparé à l'ouvrage intitulé *Vie privée et publique des Animaux;* l'idée en est originale, l'exécution met en plein jour les qualités éminentes de l'artiste comme dessinateur exact; le naturaliste le plus consciencieux ne trouverait rien à reprendre dans les formes laborieusement étudiées de chaque espèce d'animaux; aussi un critique éclairé, appréciant en particulier ce côté du talent de Grandville, a pu dire

avec vérité : « Toutes ces extravagances, Grandville ne les entendait pas à la façon » des songes drôlatiques de Rabelais, des tentations de Callot ou des caprices de » Goya; il voulait, dans ce monde de son invention, de clarté prosaïque, une » netteté bourgeoise; il n'escamotait aucune difficulté. » Ajoutons qu'il sut encore donner à ses animaux les traits caractéristiques de leur naturel, ou si l'on peut ainsi parler, l'esprit de leur rôle, et qu'il a rendu par là son œuvre digne de prendre rang à côté de l'ingénieux badinage des *Animaux parlants* de Casti.

Nota. — Une partie des dessins originaux de cette série est demeurée la propriété de M. Hetzel, éditeur.

NEUVIÈME SÉRIE.

CARICATURES POLITIQUES

publiées par *la Caricature, la Silhouette*, **etc., etc.**

(87 feuilles, numérotées de 1 à 87, contenant 103 dessins).

Les myrmidons.

Grandville a dû en grande partie à ses caricatures politiques la popularité dont il a joui. Ceux qui ont assisté aux luttes que le dernier gouvernement eut à soutenir dans un temps contre de certaines tendances de l'esprit public, ont infailliblement conservé le souvenir de la part brillante que notre artiste, armé à la légère, a prise à cette guerre. Jamais jusqu'à lui la caricature n'avait décoché de traits plus acérés

et ne s'était trouvée mêlée avec autant d'audace et d'acharnement à l'histoire politique; elle a revêtu, dans les mains de Grandville, l'importance du pamphlet. Il y déploya une merveilleuse fécondité et éleva l'ironie à la hauteur de la satire juvénalienne. Il est peu de circonstances historiques du temps auxquelles Grandville n'ait touché par de poignantes allusions; sous ce rapport la série de ses caricatures politiques acquiert un haut degré d'intérêt, et, dans son genre, elle constitue un véritable monument historique.

La censure.

DIXIÈME SÉRIE.

L'AUTRE MONDE

édité par Fournier, à Paris

(90 feuilles, numérotées de 1 à 90, contenant 93 dessins).

Combat de la betterave et de la canne à sucre.

Grandville ne fut jamais plus original ni d'une verve plus soutenue que dans le livre qui a pour titre *l'Autre Monde*, monde imaginaire que l'auteur a peuplé des

plus étranges bizarreries d'une imagination fertile en excentricités. C'est un chaos de formes et d'idées à donner le vertige ; mais au milieu même de ces hallucinations, on retrouve toujours l'artiste ingénieux. Un bon sens profond règne encore jusque dans les conceptions les plus fantasques; tous les règnes de la nature, la création entière, sont bafoués dans cette allégorie, dont il n'est pas souvent facile de saisir la portée satirique, mais dont on goûte toujours les détails spirituels et agréables. Ce travail marque les premiers pas de Grandville dans la voie nouvelle qui devait conduire cette intelligence sereine de la réalité à l'idéalité et la pousser peut-être un jour, s'il eût vécu, dans le monde des visions extravagantes où s'égara Hoffmann.

ONZIÈME SÉRIE.

SCÈNES POPULAIRES ET CROQUIS DIVERS

(93 feuilles, numérotées de 1 à 93, contenant 153 dessins).

L'asphalte.

Que Grandville fût un observateur et un observateur exact, qui en doute? Il suffit de parcourir ses œuvres pour se convaincre de son esprit d'analyse. Les scènes populaires et croquis divers qui restent de lui témoignent de la manière la plus évidente de l'application et du soin que Grandville apportait à l'étude des mœurs

contemporaines. Une prédilection marquée l'appelait vers les types populaires et bourgeois, qui se prêtaient mieux à son exécution un peu travaillée. Dans le genre caricatural, il voyait juste, mais il perdait quelquefois cette justesse de coup d'œil par l'effet d'une certaine exagération dans le trait satirique; s'il s'attachait de préférence au côté plaisant des choses, on peut dire à son éloge qu'il sut toujours conserver à son crayon une décence de bon goût, et qu'il ne se fourvoya jamais dans le grotesque ou le trivial. On retrouvera dans la série des *Scènes populaires et croquis divers* d'excellentes études et d'agréables esquisses de mœurs.

La politique dans la cuisine.

DOUZIÈME SÉRIE.

SUJETS FANTASTIQUES, TRANSFIGURATIONS, SONGES, ETC., ETC.

(33 feuilles, numérotées de 1 à 33, contenant 49 dessins).

Autopsie de la tête d'un pêcheur à la ligne.

Nous avons déjà apprécié Grandville comme artiste fantaisiste; la série que nous annonçons sous le présent titre donne une idée des prodigieuses ressources que cet

esprit singulier déploya dans la peinture du bizarre et du chimérique. Audacieux jusqu'à la témérité, il abordait l'impossible avec la même confiance dans son art que s'il se fût agi de la nature banale. Il n'était arrêté par aucune difficulté de l'idée ou de la forme, et son crayon se prêtait à la figuration de ses conceptions les plus extraordinaires avec la même docilité qu'à la reproduction des objets réels; c'est sans doute grâce à ce mélange de faux et de vrai, résultat d'une excessive liberté d'imagination, et de l'imitation presque servile qui distinguait sa manière, que Grandville a pu rendre supportables des créations qui ont quelquefois le vague et l'incohérence d'un rêve. On trouvera dans les sujets fantastiques qui forment cette division les qualités et les défauts d'un genre qui a prévalu pendant quelque temps, et auquel Grandville n'avait probablement cédé qu'à la faveur de l'engouement qu'avait fait naître l'introduction d'un certain germanisme dans la littérature française.

— Dis donc, Alezan, les voilà qui mènent leurs calèches en voiture à présent!

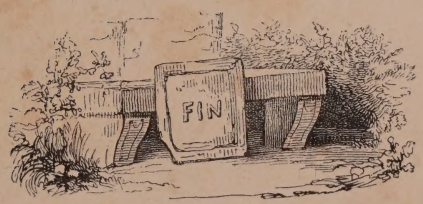
TREIZIÈME SÉRIE.

GULLIVER

édité par Fournier, à Paris

(123 feuilles, numérotées de 1 à 123, contenant 206 dessins).

Voici un livre charmant et qui fera longtemps les délices de la jeunesse, un livre plein d'imagination, de bon sens et de goût. Le travail que Grandville a composé pour l'illustration de cet ingénieux ouvrage participe à tous les mérites de l'original. L'artiste s'en est si complétement approprié la fleur d'esprit et la grâce que Swift revit tout entier dans le dessin. Les types sont reproduits avec une remarquable intelligence et un sentiment profond des beautés du livre. On classe avec raison cette production au rang des œuvres capitales de Grandville, et le public a pleinement confirmé ce jugement en l'accueillant dans sa nouveauté avec une faveur toute particulière.



ICTP 96-05290